

Camus face au terrorisme

por JEAN YVES GUÉRIN (Université de Paris X Nanterre)

*"Toute idée fausse finit dans le sang
mais il s'agit toujours du sang des autres" (1)*

Le spectre du terrorisme hante le monde contemporain. Les Brigades rouges, la Bande à Baader, le FPLP, l'ETA, l'IRA, "Carlos", Abou Nidal, sans oublier divers Escadrons de la Mort, ont fait de cette fin de siècle le temps des assassins que Camus avait, de toutes ses forces, cherché à conjurer. Le problème du terrorisme se situe chez lui à l'entrecroisement d'un thème littéraire le meurtre (La Mort heureuse, L'Etranger, Caligula, Le Mal entendu, Les Justes), d'une méditation philosophique sur la fin et les moyens, la culpabilité et l'innocence, la légitimité ou l'illégitimité de la violence (Lettres à un ami allemand, L'Homme révolté), enfin d'une réflexion politique sur la démocratie et le totalitarisme (Actuelles I et II).

Camus écrivain ne se paie jamais de mots. "Le rôle de l'intellectuel, note-t-il, est de discerner, selon ses moyens, dans chaque camp, les limites respectives de la force et de la justice. Il est donc nécessaire d'éclairer les définitions pour désintoxiquer les esprits et apaiser les fanatismes, même à contre-courant"² Sa sémantique est rigoureuse : la démocratie impose qu'on parle vrai

et clair³. "Trop de gens, écrit-il, ont hurlé à la terreur lorsque quelques années de prison venaient récompenser l'exercice de la délation et du déshonneur"⁴. La démarcation est souvent malaisée entre le terroriste et le gangster; seule leur motivation diffère en effet. L'usage raisonné, programmé de la violence vise à peser sur un pouvoir, dictatorial ou démocratique, à le dissocier de l'opinion collective et finalement à précipiter sa chute. L'expérience sociale-historique des quinze dernières années permet de distinguer deux types de mouvements terroristes : les mouvements de libération à base ethnique, bras armés d'un peuple opprimé et les mouvements d'avant-garde à projet populiste-révolutionnaire, de gauche ou, parfois de droite. Laissons de côté le terrorisme exogène organisé comme une multinationale qui est apparu récemment et ne nous intéressons, comme Camus, qu'au terrorisme endogène.

On ne peut comprendre ses analyses sans faire abstraction du différend qu'il eut avec Merleau-Ponty en 1946-1947. L'opposition est très nette entre Humanisme et terreur d'une part, Ni Victimes ni bourreaux de l'autre. Merleau-Ponty, alors tête politique des Temps Modernes, distingue deux formes de violence, celle, hypocrite, douceuse, de la société bourgeoise et celle, franche, ouverte, des révolutionnaires. Tous les Etats sont porteurs de violence; mais l'on ne saurait mettre l'URSS sur le même plan que les démocraties libérales. "Il n'y a que des violences", écrit-il, et la violence révolutionnaire doit être préférée parce qu'elle a un avenir d'humanisme"⁵; elle vise en effet à abolir la violence structurelle de l'exploitation capitaliste. "La révolution assume et dirige une violence que la société bourgeoise tolère dans le chômage et la guerre et camoufle sous le nom de fatalité". Le coût humain des sacrifices imposés, que Merleau-Ponty ne nie pas, est à inscrire dans une "totalité historique"; les communistes se sont assignés une ambition grandiose : la construction d'une société socialiste mettant fin à la dialectique socio-économique de la maîtrise et de la servitude. Les bavures, inévitables, sont donc excusables : on n'édifie pas cette société sans faire violence aux hommes. En d'autres termes, "pour libérer les hommes de l'avenir", il faut "opprimer les hommes d'à présent"⁷; "l'humanisme, lorsqu'il veut s'accomplir en toute rigueur, se transforme en son contraire, c'est-à-dire en

violence"⁸. D'ailleurs, ajoute-t-il, "il est difficile de marquer les limites de la violence légitime"⁹. De fait, Merleau-Ponty rend la terreur acceptable, il la justifie. Camus, on va le voir, prend de contrepied de sa thèse. Ce sont les moyens qu'il faut juger d'abord, pas les objectifs.

Ni Victimes ni bourreaux s'ouvre sur un texte intitulé "le siècle de la peur". Camus y constate que la terreur règne, l'homme étant livré à l'histoire. Le monde est abandonné aux idées abstraites, aux machines et aux messianismes fanatiques¹⁰. Le dialogue, dans ces conditions, n'est plus possible¹¹, la vie humaine est considérée comme chose négligeable et le meurtre a ses lettres de noblesse¹². Dès cette époque, l'écrivain incrimine sans ambages le marxisme comme matrice idéologique du terrorisme et appelle les socialistes français à "choisir une autre utopie, plus modeste et moins ruineuse"¹³. On lui en a fait grief comme de surévaluer, avant Soljenitsyne et Ionesco, la responsabilité des idéologies, comme si elles n'avaient pas été, au XXe siècle, des excitateurs aux massacres de masse. Contrairement au reproche qu'on lui a souvent fait, Camus ne préconise pas la non-violence absolue qui est, à ses yeux, une utopie honorable mais dangereuse. La polémique avec Emmanuel d'Astier l'amène à préciser sa position : la violence est "à la fois inévitable et injustifiable"¹⁴, elle est une arme, elle ne saurait être une politique. Il faut lui garder un caractère exceptionnel, d'ultime recours, lui imposer des limites et ne pas la mettre au service d'une doctrine ou d'une raison d'Etat; faute de quoi, elle s'institutionnalise et devient "confortable"¹⁵. Les bourreaux alors entrent dans l'administration et demandent des médailles. On reconnaît là les thèses de L'Homme révolté¹⁶.

Ce livre relate la perversion de la révolte moderne et propose une généalogie de la terreur. Tout part, pour Camus, du XVIIIe siècle. On doit à Sade une légitimation libertine du terrorisme individuel et à Saint-Just une légitimation révolutionnaire du terrorisme étatique¹⁷. Puis vient Hegel qui historise les valeurs et déprécie l'éthique au profit de l'efficacité. "Toute morale devient provisoire"¹⁸. Cela signifie que le vainqueur a raison et que triomphe la politique du fait accompli. Or sans valeurs, la révolte est impossible ou, pire encore, elle aboutit à un nihilisme mortifère.

Dès le début du XIXe siècle se trouvent mis en place les fondements philosophico-politiques du terrorisme, : le cynisme, l'absolutisation, Camus préfère écrire la "divinisation", de l'histoire. C'est dans la Russie retardataire des tsars que le passage à l'acte se fait le plus spectaculairement. L'intelligentsia russe s'intoxique d'idéologie allemande, c'est-à-dire d'historicisme et de messianisme. Des jeunes gens bien nés nourris de HEGEL et des populistes russes se font les théoriciens et les praticiens d'un terrorisme régénérateur. Camus décrit l'itinéraire qui conduit des idéalistes généreux au nihilisme et au cynisme politique. Il rend leur dû à Bakounine et surtout à Netchaïev dont le Catéchisme révolutionnaire recommande le mensonge et la violence, la militarisation de la révolution et l'instrumentalisation des militants. Le Chigalev des Possédés lui ressemble.

Camus s'intéresse tout particulièrement à ceux qu'il a appelés les "meurtriers délicats". Kaliayev s'y prend à deux fois avant de jeter sa bombe sur le carrosse du grand-duc; la première fois, les deux enfants de ce dernier l'accompagnaient. On a reconnu le sujet des Justes. Cette pièce n'est certes pas la meilleure de l'écrivain, elle n'en mérite pas pour autant les sarcasmes dont Gilles Sandier a cru bon de l'accabler¹⁹. Il s'agit d'une pièce à thèse bien dans le goût de l'après-guerre. Camus a voulu par l'écriture la sublimer en tragédie classique. Montherlant n'est pas loin alors qu'au même moment on crée La Cantatrice chauve. Les accents cornéliens, justement notés par Guy Dumur à la création, sont décalés par rapport et au sujet et à l'attente du public visé. Pourtant la thèse de Camus, puisque thèse il y a, a gardé toute sa force.

L'auteur s'est visiblement identifié au personnage de Kaliayev. Celui-ci est jeune, romanesque, amoureux de la vie, assoiffé de bonheur. S'il commet un attentat, c'est pour hâter l'avènement d'une cité plus juste. Sa motivation est altruiste. "Nous tuons, dit-il, pour bâtir un monde où plus jamais personne ne tuera! Nous acceptons d'être criminels pour que la terre se couvre enfin d'innocents"²⁰. Ce sont les exploiters du peuple qui l'ont politiquement et moralement obligé à devenir, comme Dora, un assassin²¹. L'efficacité de la bombe est faible. "Elle est mystique, pédagogique, comme les meurtres de Caligula, et non pra-

tique : briser les idoles, rendre au peuple le sentiment de la fragilité des tyrannies (...) Dans un univers d'où la prophétie est bannie, la bombe se substitue à la prédication"²². La compassion de Kaliayev pour les enfants innocents, qui le rapproche de Rieux, est, aux yeux de Camus, le signe qu'il est resté humain, qu'il n'est pas une machine à tuer.

Le meurtre, lit-on dans L'Homme révolté, contredit la révolte. Il est cependant, pour Kaliayev, une façon de dépasser cette contradiction : expier son acte. Qui a tué doit consentir à mourir. Qui s'est fait bourreau doit se livrer à la main du bourreau. Ain si devient-on un "meurtrier innocent" ²³. La sentence du tribunal est la catharsis qui lave le héros de sa culpabilité. Le croisé de la justice marche vers la potence comme Polyevete au martyr. Stepan a raison de dire que Kaliayev a "l'âme religieuse"²⁴.

Camus a inventé le personnage de Stepan dans lequel la phonétique incite à lire la figure de Staline. Celui-ci, on le sait, fut terroriste à ses débuts. Les mots-clés de son lexique sont ceux de "discipline" et d'"obéissance". Les ordres sont les ordres; il est prêt à les exécuter inconditionnellement. Le mot d'honneur, en revanche, suscite ses sarcasmes ²⁵. Il méprise le romantisme, la sensiblerie bourgeoise de Kaliayev. Son allergie à la poésie ²⁶ s'adresse à une culture fautive d'inhibitions. Il ignore la nuance et le cas de conscience. Le militant de choc qu'il est tuerait un enfant si son parti le lui commandait. Aurait-il le moindre scrupule qu'il serait sur la voie funeste de l'hérésie. Le sacrifice de l'affectivité et de la conscience éthique préconisé dans Le Catéchisme révolutionnaire dénote un processus de déshumanisation - lequel, d'ailleurs, n'est pas poussé à son terme, on le constate au cinquième acte ²⁷.

Son obsession de la destruction ²⁸ rapproche indéniablement Stepan de Netchaïev et son cynisme froid du premier Bakounine. Camus aurait volontiers accordé que son personnage a lu Lénine lequel opère la jonction entre Marx et Netchaïev. Il est prêt à brutaliser le peuple, s'il le faut, pour son bien ²⁹, qu'il connaît mieux que lui-même. Le souverain est un débile dont les révolutionnaires sont à la fois l'interprète et le tuteur. Est conforme à l'idéal révolutionnaire donc licite et même louable tout ce qui va dans le sens de l'efficacité historique. "Bien mentir ,

voilà ce qu'il faut" ³⁰; "Rien n'est défendu de ce qui peut servir notre cause" ³¹. On pense, en écoutant les maximes de Stepan, au Manuel de L'Espoir auquel Malraux fait déclarer ceci: "Je suis résolu à servir mon parti, et je ne me laisserai pas arrêter par des réactions psychologiques (...) Il n'est pas un échelon que j'ai gravi dans le sens d'une efficacité plus grande, d'un commandement meilleur qui ne m'écarte d'avantage des hommes. Je suis chaque jour moins humain" ³².

Camus, en inventant le personnage de Stepan, pose une relation de causalité entre une certaine pratique, cynique, de la violence et l'installation d'un pouvoir absolu. En d'autres termes, le parti d'avant-garde armé sert de laboratoire à l'Etat totalitaire. Le terrorisme groupusculaire tue, le terrorisme d'Etat tue et asservit. Le parti-Etat codifie la praxis des conspirateurs clandestins. Il fait primer la force sur le droit comme l'idéologie sur le social réel. Il produit de la censure, de la contrainte, une oppression permanente. A la longue, la technique d'action utilisée par une organisation influe sur l'Etat que celle-ci cherche à édifier plus que les idéaux dont elle se réclamait au départ. L'URSS n'est pas totalitaire par accident, le bolchévisme y est pour quelque chose.

Kaliayev le déclare fermement à Stepan: "Derrière ce que tu dis, je vois s'annoncer un despotisme qui, s'il s'installe jamais, fera de moi un assassin alors que j'essaie d'être un justicier" ³³. Dora est du même avis: "Parfois, quand j'écoute Stepan, j'ai peur. D'autres viendront peut-être qui s'autoriseront de nous pour tuer et qui ne paieront pas de leur vie" ³⁴. Une fois lancée, la machine terroriste ne s'arrête pas de sitôt. Deux remarques s'imposent. Si l'on excepte la figure plébéienne de Foka, le peuple est absent des Justes: les professionnels de la révolution sont coupés du prolétariat dont ils se sont institués les mandataires exclusifs. Par ailleurs, Camus a donné un double à Stepan en la personne de Skouratov le policier psychologue qui a décelé chez les terroristes le désir d'un Etat coercitif qui ne manquera pas de faire appel à ses compétences. "On commence par vouloir la justice et on finit par organiser une police" ³⁵. Prométhée finit en César. A peine installé au pouvoir, le camarade Oulianov, qui se passionnait pour Fouquier-Tinville, charge une

politique, la Tchêka, de terroriser la population. Il s'indigne que le congrès des soviets ait aboli la peine de mort...³⁶

L'action de la pièce se passe avant 1917, et dans un groupe socialiste révolutionnaire. Le débat stratégique y est possible. Dans Les Main sales, Hugo l'intellectuel d'origine bourgeoise, se retrouve politiquement isolé. Il est clair pour l'auteur, sinon pour le spectateur, que c'est Hoederer qui a raison. Dans Les Justes au contraire, Dora et Annenkov font leur le non possumus de Kalaiayev et portent la contradiction à Stepan. Camus a fait de ce dernier un bolchevik mais l'a rendu minoritaire. Lorsque les bolcheviks seront au pouvoir, le débat du parti communiste sera forclos par le centralisme dit démocratique. L'état major décidera de tout et la libre discussion sera abandonnée. Les déviationnistes seront alors des traîtres passibles du camp ou d'une balle.

Avant d'abandonner les justes, écoutons les une dernière fois :

Stepan - L'Organisation t'avait commandé de tuer le grand-duc.

Kaliayev - C'est vrai. Mais elle ne m'avait pas demandé d'assassiner des enfants.

Annenkov - Yanek a raison. Ce n'était pas prévu.

Stepan - Il devait obéir.

(...)

Dora - Ouvre les yeux et comprends que l'Organisation perdrait ses pouvoirs et son influence si elle tolérait, un seul instant, que des enfants fussent broyés par nos bombes.

Stepan - Je n'ai pas assez de coeur pour ces niaiseries. Quand nous nous déciderons à oublier les enfants, ce jour-là, nous serons les maîtres du monde et la révolution triomphera.

Dora - Ce jour-là, la révolution sera hâte de l'humanité entière.

Stepan - Qu'importe si nous l'aimons assez fort pour l'imposer à l'humanité et la sauver d'elle-même et de son esclavage.

On pense, à cet instant, aux Khmers rouges. Mais Dora pose la question : "Et si l'humanité entière rejette la révolution?"³⁷ Camus

fait trancher Annenkov en faveur de Kaliayev: "Des centaines de nos frères sont morts pour qu'on sache que tout n'est pas permis". Stepan, discipliné, se soumet.

Pierre-Henri Simon situe le dilemme de la révolution selon Camus. "Admettre l'injustice des moyens, c'est accepter dès le principe l'échec spirituel de la révolution; mais exiger la pureté des moyens, c'est compromettre aussi dès le principe son succès historique"³⁹. Tout ce qui est efficace n'est pas légitime, tout ce qui est légitime n'est pas efficace. Comment desserrer l'étau? L'Homme révolté et plusieurs textes postérieurs suggèrent des pistes. L'action dans l'histoire, pour ne pas être mortifère, doit s'imposer des limites; en d'autres termes, l'éthique borne la politique. "Il est des moyens qui ne s'excusent pas", lisait-on déjà dans Lettres à un ami allemand⁴⁰. Ce sont l'assassinat aveugle des civils innocents mais aussi le camp de concentration, la torture, ce terrorisme ad hominem. Ces moyens avilissent ceux qui en usent, fût-ce pour la plus noble des causes. Les millénarismes modernes absolutisent l'histoire et légitiment la terreur. Les idéologies fournissent des alibis. Camus ne croit pas en une cité idéale, il n'attend aucun salut de la politique: l'histoire est, pour lui, sans fin et le mal tenace. En conséquence, il exalte la révolte et condamne la révolution. Le révolté ne sépare pas, il dialectise, diraient d'aucuns, la justice et la liberté. Il combat en lui la tentation de la démesure et ne fétichise aucune doctrine. Il affirme des valeurs donc échappe et au cynisme et au nihilisme. Il se refuse à absolutiser la fin et à utiliser n'importe quel moyen. Il parie pour le réformisme.

Après 1954, la question du terrorisme se pose de façon plus cruciale encore pour Camus. L'on connaît sa déclaration de Stockholm: "j'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger, et qui, un jour, peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice mais je défendrai ma mère avant la justice"⁴¹. La dernière phrase a choqué. Peu de gens s'étaient autant que lui dépensés en faveur des arabes, affamés, exploités, humiliés dans leur propre pays. Seuls des critiques ignares ou de mauvaise foi (il y en eut plus d'un) peuvent faire de Camus un suppôt honteux du système colonial. La guerre est, pour lui, une "tragédie person-

nelle"⁴ Cela ne suffit pas à expliquer son attitude. Ses motifs profonds viennent de plus loin.

On cite rarement l'avant-propos d'Actuelles III où chaque mot pèse de tout son poids. "Pour moi, écrit Camus, si je reste sensible au risque où je suis, critiquant les développements de la rébellion, de donner une mortelle bonne conscience aux plus anciens et aux plus insolents responsables du drame algérien, je ne cesse pas de craindre, en faisant état des longues erreurs françaises, de donner un alibi, sans aucun risque pour moi, au fou criminel qui jettera sa bombe sur une foule innocente où se trouvent les miens"⁴³. L'écrivain tantôt admet, sous conditions, la lutte armée - "la lutte des idées est possible, même les armes à la main"⁴⁴ - tantôt semble la condamner catégoriquement - "quand l'opprimé prend les armes au nom de la justice, il fait un pas sur la terre de l'injustice"⁴⁵; "le sang, s'il fait parfois avancer l'histoire, la fait avancer vers plus de barbarie encore"⁴⁶. Prendre le maquis est une chose - des humanistes, des pacifistes l'ont fait entre 1940 et 1944 - tuer des civils, des vieillards, des nouveaux nés au hasard en est une autre. Rien ne saurait justifier, pour Camus, un terrorisme aveugle. Le recours à de tels procédés change le sens d'un combat dont il comprend, sinon approuve les motivations.

Il le répète inlassablement : "nous devons du moins refuser toute justification, fût-ce par efficacité, à ces méthodes. Dès l'instant, en effet, où, même indirectement, on les justifie, il n'y a plus de règle ni de valeur, toutes les causes se valent et la guerre sans but ni lois consacre le nihilisme. Bon gré mal gré nous retournons à la jungle où le seul principe est la violence"⁴⁷. On reconnaît là le lexique et la problématique de L'Homme révolté. Camus se refuse donc à donner la moindre raison à un terrorisme dont il note qu'il vise les arabes au moins autant que les européens et dont, par ailleurs, certaines manifestations lui semblent relever de rituels régressifs⁴⁸. "Le terrorisme est un crime qu'on ne peut ni excuser ni laisser se développer"⁴⁹. Suivent une allusion aux terroristes russes de 1905 puis une référence à Gandhi, figure qu'il cite rarement. Tombe enfin l'admirable formule : "Quelle que soit la cause que l'on défend, elle restera toujours déshonorée par le massacre aveugle d'une foule innocente où le tueur sait d'avance qu'il atteindra la femme et l'enfant"⁵⁰.

Ainsi maniée, de façon cynique, la violence parasite, pervertit toute action historique collective.

Quand éclate une guerre, a fortiori une guerre civile, les indignations tendent à se faire unilatérales : l'on excuse les forfaits d'un camp et l'on fustige ceux de l'autre. "Chacun, écrit Camus, pour se justifier, s'appuie sur le crime de l'autre" ⁵¹. Cette "casuistique du sang" ⁵² lui paraît répugnante. Les principes ne se divisent pas sans se détruire. Il en est pour l'Algérie déchirée comme pour l'Europe coupée en deux. Il est d'autant moins question d'appliquer la règle deux poids deux mesures que la répression fabrique de nouveaux terroristes et que le terrorisme appelle un surcroît de répression selon une "dialectique irrésistible" ⁵³. Camus rejette cette complicité des violences antagonistes, ces "noces sanglantes" ⁵⁴. "Les massacres civils, répète-t-il, doivent être condamnés par le mouvement arabe de la même manière que nous, français libéraux, condamnons ceux de la répression" ⁵⁵. Il y a là, pour lui, un point d'accord possible entre gens de bonne volonté.

A "l'affreuse fraternité des morts inutiles" Camus oppose donc la "solidarité des vivants" ⁵⁶. Il refuse également "d'exercer et de subir la terreur" ⁵⁷. Il préconise donc une pause, un temps de réflexion qui permette de "sauver des vies" ⁵⁸ ("sauver des vies et les libertés", écrivait-il en 1954 ⁵⁹). Chacun doit pouvoir connaître "les raisons de l'adversaire" ⁶⁰. Pour sa part, il juge indispensable que soient réparées les injustices faites aux arabes; mais il se refuse à ce que les Pieds-noirs les expient collectivement. La troisième voie (il parle de "troisième camp" ⁶¹) qu'il propose est celle du "dialogue" ⁶², de la "concorde" ⁶³, de la "coexistence" ⁶⁴, de la "négociation" ⁶⁵, de l'"apaisement" ⁶⁶, du "vivre ensemble" ⁶⁷; elle n'est plus viable. Le "parti de la trêve" dont il est l'un des promoteurs ne peut plus s'appuyer que sur une poignée de français libéraux pris en étau. Le hachoir bipolaire de la guerre éloigne les deux communautés l'une de l'autre. L'échec de Camus était prévisible dès lors que "la dialectique sanglante de la violence terroriste et contre-terroriste était inévitable" ⁶⁸. Sa méthode utopique consistait à activer un processus de réformes qui n'avait que trop tardé. Des deux côtés, on donnait la priorité aux armes - tactique favorisant les extrémistes. L'on devrait relire

Actuelles III du côté de Jérusalem et de Prétoria.

Camus n'a pas nié que le terrorisme pût être la réaction d'une communauté opprimée. En témoigne d'abord un article de L'Express où il est question de Chypre. "...Une fois de plus, écrit-il, l'obscur revendication d'un peuple longtemps muette puis baillonnée dès qu'elle cherche à s'exprimer, a éclaté dans le terrorisme"⁶⁹. On ignore souvent qu'il avançait la même chose, et à propos du Maghreb, quelques mois avant le déclenchement du conflit algérien. Le texte s'intitule "terrorisme et répression". Camus y plaide la cause de nationalistes tunisiens. "Le terrorisme naît de la solitude, de l'idée qu'il n'y a plus de recours, que les murs sont trop épais, qu'il faut les faire sauter"⁷⁰. Il reprend et développe la même formule, un peu plus tard, dans un article de L'Express où il énumère les promesses non tenues, l'avortement du projet Blum-Viollette, le sabotage méthodique des réformes qui eussent permis d'épargner du sang⁷¹, le truquage des élections, etc... Une minorité de colons égoïstes, les politiciens à leur solde et une administration indifférente ont découragé, désespéré, exaspéré les élites arabes les plus francophiles, fournissant ainsi un levier aux extrémistes. A chaque camouflet essuyé par les demandeurs de réformes a correspondu une poussée de nationalisme. Les projets parachutés étaient toujours en retrait et en retard par rapport à l'attente collective. Camus le sait et le dit. Mais si, pour lui, "la longue violence colonialiste explique celle de la rébellion"⁷², elle ne saurait justifier le terrorisme aveugle, le meurtre logique, le massacre des civils. Il en revient toujours là. "Aucune cause ne justifie la mort de l'innocent"⁷³. Cette maxime aurait pu prendre place dans la bouche de Dora ou de Kaliayev.

Après 1954, la fixation indiscutable de Camus sur les attentats terroristes l'empêche assurément de voir qu'une part croissante de la population arabe se reconnaît dans le FLN, que celui-ci catalyse un sentiment national, qu'il dispose de réseaux de complicité et de solidarité. Bref, si l'on s'en tient à ses prises de position publiques, il lui échappe que le sigle du Front correspond à une réalité socio-historique. L'Algérie des années 1950 n'est plus celle des années 1950. Le recours au terrorisme, en l'occurrence, est situationnel et, pour ainsi dire, d'appoint. Il s'agit, pour le FLN, de montrer sa force et de peser sur le moral

de l'opinion métropolitaine. Aux nationalistes qu'il juge manipulés par l'Égypte nassérienne voire par l'URSS Camus oppose l'idéal-type de ses Justes. Ses écrits sur la guerre d'Algérie sont saturés d'affects et redondants. On peut leur dénier le réalisme, pas la cohérence.

En quoi Les Justes, L'Homme révolté et Actuelles peuvent-ils nous aider, à penser et à affronter le défi des nouveaux terroristes? On a souvent remarqué que les gauchistes français, après 1968, n'avaient pas fait le saut du "parti armé" comme leurs homologues italiens et allemands. Lacan, Clavel et surtout Sartre ont su les en dissuader. Cela semble historiquement exact. Pourtant la Critique de la raison dialectique, avec ses divagations sur la fraternité-terreur, et la préface "maso-messianiste" ⁷⁴ aux Damnés de la terre s'inscrivent dans une longue tradition d'apologies du crime politique et du terrorisme. Paul Adam fit l'éloge de Ravachol comme Jean Genet celui de Baader. Laurent Tailhade, les terroristes, Raoul Vaneigem ont produit des textes méta-terroristes plus effarants les uns que les autres. Toute une culture délirante a sinon inspiré des tueurs, du moins anesthésié de précieux inhibiteurs. "La vérité, déclare Clamence, est que tout homme intelligent, vous le savez, rêve d'être un gangster et de régner sur la société par la seule violence. Comme cela n'est pas aussi facile que peut le faire croire la lecture des romans spécialisés, on s'en remet généralement à la politique et l'on court au parti le plus cruel" ⁷⁵.

L'ironie amère de La Chute est significative de l'isolement de Camus dans les années 1950. La haute intelligentsia parisienne méprise son humanisme, son moralisme et son réformisme qui lui ont fait condamner fermement le terrorisme. L'aveuglement face au totalitarisme soviétique et l'engouement pour les paradis exotiques procèdent des mêmes sources. La conjoncture idéologique s'est retournée et la philosophie politique de Camus est enfin reçue comme lucide et courageuse. En 1978 encore, Laurent Dispot pouvait ne pas citer son nom dans son essai, d'ailleurs bâclé, sur le terrorisme ⁷⁶. Que Bernard-Henri Lévy et les Broëlle ⁷⁷ se recommandent du mal-aimé montre le chemin parcouru grâce notamment à l'effet Soljénitsyne et aux révélations sur le Cambodge. Les écrits de Camus sont de ceux qui immunisent définitivement contre la fascination totalitaire et toute paranoïa politique.

Après l'assassinat d'Aldo iloro, la presse italienne a demandé des comptes à l'intelligentsia. Pourquoi s'était-elle tue durant les années de plomb ou avait-elle attribué le monopole de la terreur l'État bourgeois, laissant à la société civile, aux magistrats et au PCI le soin d'isoler les Brigades Rouges? On n'aurait pu faire ce reproche à Camus.

Il avait en effet compris que, quand le terrorisme parle la langue de la gauche, c'est à la gauche (et aux intellectuels) de le dénoncer, de le démythologiser. C'est ce qu'ont fait récemment Jean-François Kahn, Jean Daniel, André Glucksmann, Maurice Duverger et, en Italie, un Leonardo Sciascia. L'hystérisation terroriste de l'extrême-gauche n'a été possible que parce que l'intelligentsia progressiste, à force de mépriser la démocratie libérale et de haïr le réformisme, avait accordé tous les droits, dont celui de tuer, aux élites révolutionnaires ou pseudo-révolutionnaires, transférant aux avant-gardes fanatisées des peuples prolétaires et aux guerrilleros des campus la mission salvatrice que la classe ouvrière des pays industrialisés était décidément incapable d'assumer. Le tiers-mondisme parisien d'après la guerre d'Algérie réintègre la terreur dans la culture de l'extrême-gauche. Ailleurs, à Francfort ou à Padoue, la guerre du Vietnam a joué le même rôle. Les plus jeunes ont pris leurs auteurs préférés au mot et sont passés à l'acte. Il ne s'est pas trouvé alors grand monde pour écrire, comme Camus l'avait fait, que la logique du choix terroriste était foncièrement totalitaire. Les Brigades rouges et les Khmers rouges, qui ne sont pas tombés du ciel, ont radicalisé cette culture léniniste dont L'Homme révolté avait montré le potentiel mortifère.

Camus a su distinguer les résistants et les terroristes. Entre 1940 et 1944, les FFI combattaient une occupation étrangère et une dictature autochtone qui de concert avaient étranglé les libertés fondamentales; ils visaient des responsables, non leurs enfants. Les terroristes, eux, s'arrogent tous les droits et le monopole du meurtre. Hors les élus tout le monde est suspect sinon coupable. L'adversaire n'est plus récupérable et a finalement perdu sa qualité d'homme. La même peine de mort est donc applicable au tortionnaire et au premier venu. L'objectif, compris par Lénine, est d'insécuriser la société civile pour installer une dictature.

Toute entreprise de libération est dévoyable, le Malraux de L'Espoir l'avait déjà dit. Cela n'implique pas, pour Camus, qu'il faille renoncer à établir une société plus juste. Il convient seulement, en solidarissant la fin et les moyens, de distinguer préalablement une violence liberticide et une violence libératrice. La seconde est tolérable dans la mesure seulement où elle est autolimitée. En face d'un mouvement socio-historique l'on doit donc se demander, avant de le soutenir, si sa pente, son projet est démocratique ou totalitaire. Dans L'Ere des ruptures, essai dont la tonalité est si camusienne, Jean Daniel rapporte la discussion passionnante qu'il eut avec deux éminents progressistes. "Aideriez-vous des révolutionnaires, sachant qu'ils finiraient comme les Khmers rouges ? Gilles Perrault répond sans hésiter : oui, absolument. Régis Debray lisse ses moustaches, rabat sa mèche, plisse ses yeux : "mais oui, Jean, nous prendrions ce risque". Plus moi. Plus jamais. Au moment où je le dis, je sens que je ne serai plus des leurs" ⁷⁸. Camus, un jour, a éprouvé ce sentiment qu'il prête à Tarrou.

Les écrits camusiens suggèrent des analyseurs : le choix des moyens, le sort fait aux civils, le fonctionnement de l'organisation, le respect des différences, le refus du mensonge, l'existence d'une orthodoxie. Que Lech Walesa ait toujours condamné tout recours au terrorisme et Yasser Arafat jamais prêté à réflexion. Beate Klarsfeld pouvait tuer le chancelier Kissinger et le nazi Lischka ; elle a préféré gifler solennellement le premier et effaroucher le second. On a vu des victimes se changer en bourreaux, l'avant-garde autoproclamée des opprimés produire de l'oppression, des libérateurs installer une dictature. Au bout du fusil on trouve plus souvent des cibles humaines qu'un régime démocratique. Le FLN n'a pas construit une société laïque, pluraliste et égalitaire, même si l'Algérie n'est pas, et de loin, le pire des Etats-nations. Le pouvait-il d'ailleurs ? L'amorçage de la démocratie est délicat, surtout quand l'acculturation préalable fait défaut. Camus le savait qui, dès 1945, demandait "que la France plante réellement la démocratie en pays arabe". Car, ajoutait-il, "la démocratie est une idée neuve en pays arabe. Pour nous, elle vaudra cent armées et mille puits de pétrole" ⁷⁹. Si on avait mieux lu Actuelles III, si on avait seulement lu ce livre maudit, on aurait-

moins mythologisé le tiers monde.

La distinction fondamentale, fondatrice est celle entre la démocratie et le totalitarisme. On ne peut traiter de la même façon une démocratie, certes faillible mais perfectible, et une dictature autoritaire ou totalitaire, de droite ou de gauche. Des bavures, toujours condamnables, ne sont pas à mettre sur le même plan qu'un système. Sur ce point Camus le socialiste humaniste est proche du libéral Raymond Aron. Cela impose qu'on définisse la démocratie. Camus à contre-courant de la marxomanie ambiante, choisissait pour critères le suffrage universel, le pluripartisme, l'indépendance de la presse, les libertés syndicales. La démocratie ne nie pas les conflits; elle les civilise; elle suppose les hommes adultes et raisonnables. L'auteur de L'Homme révolté croit en l'homme s'il se défie de l'histoire.

Le chemin vers la démocratie est aussi étroit qu'est aujourd'hui circonscrit son espace. Il ne s'agit pas de se libérer par la terreur mais de se libérer de la terreur. Le quasi consensus réalisé dans la France de 1986 affrontée, à son tour au défi terroriste, montre que la gauche politique et intellectuelle s'est enfin décidée à régler ses comptes avec une praxis révolutionnaire porteuse de fascisme rouge. Camus peut l'aider à mener à bien la nécessaire révision culturelle à laquelle il la conviait en 1945 et que sa récente expérience des responsabilités aujourd'hui favorise.

NOTES

1. Essais. Gallimard, coll. Pléiade, 1981, p. 362.
2. Op. cit. p. 899.
3. Op. cit. p. 688.
4. Op. cit. p. 290.
5. Maurice Merleau-Ponty, Humanisme et terreur. Gallimard, 1981, p. 116.
6. Op. cit. p. 115.
7. Op. cit. p. 13.
8. Op. cit. p. 15.
9. Op. cit. p. 103.
10. Essais, p. 332.
11. Ibid. Cf Op. cit. p. 374

12. Op. cit. p. 333 et 335.
13. Op. cit. p. 338.
14. Op. cit. p. 355.
15. Op. cit. p. 366. Cf Carnets T. II Gallimard, 1964, p. 221.
16. Op. cit. p. 695.
17. Op. cit. p. 533.
18. Op. cit. p. 550.
19. Gilles Sandier, Théâtre et combat. Stock, 1970, p. 269-270.
20. Théâtre, Récits et Nouvelles. Gallimard, 1974, p. 322.
21. Op. cit. p.323 et p. 374.
22. Roger Quilliot, La Mer et les prisons. Gallimard, 1974, p.209.
23. Essais, p. 1426.
24. Théâtre... p. 355.
25. Op.cit. p. 340.
26. Op.cit. p. 311 et p. 316.
27. Op. cit. p. 391-392.
28. Op. cit. p.355.
29. Op. cit. p.336.
30. Op. cit. p.313.
31. Op. cit. p. 337.
32. André Malraux, L'Espoir. Le Livre de poche, 1965, p. 402.
33. Théâtre... p. 338.
34. Op. cit. p. 384.
35. Op. cit. p. 365.
36. Voir Michel Heller, "Lénine et la vetchéka ou le vrai Lénine".
Libre, n° 2, 1977.p. 147-170.
37. Théâtre... p. 334 et 335-336.
38. Op. cit. p. 337.
37. Pierre-Henri Simon, Présence de Camus. Nizet, 1961, p. 100.
40. Essais, p. 221.
41. Op. cit.p. 1882.
42. Op. cit. p. 992.
43. Op. cit. p. 892.
44. Op. cit. p. 893.
45. Op. cit. p. 979.
46. Op. cit. p. 864.
47. Op. cit. p. 893.
48. Par exemple, les mutilations de cadavres.

49. Op. cit. p. 894.
50. Ibid
51. Op. cit. p. 895
52. Ibid
53. Op. cit. p. 1868.
54. Op. cit. p. 987.
55. Op. cit. p. 978. Cf Op. cit. p. 965, 984, etc.
56. Op. cit. p. 981.
57. Op. cit. p. 919.
58. Op. cit. p. 993.
59. Op. cit. p. 1865.
60. Op. cit. p. 978 et p. 981.
61. Op. cit. p. 892.
62. Op. cit. p. 964, p. 987 et p. 991.
63. Op. cit. p. 998.
64. Op. cit. p. 987.
65. Op. cit. p. 986.
66. Op. cit. p. 986, p. 987 et p. 991.
67. Op. cit. p. 995.
68. Michel Winock, La république se meurt. Chronique 1956-1958.
Le Seuil, 1978, p. 53
69. Essais, p. 1766.
70. Op. cit. p. 1864.
71. Op. cit. p. 976-977.
72. Op. cit. p. 983. Cf Op. cit. p. 1864.
73. Op. cit. p. 993.
74. Jean Daniel, L'Ere des ruptures. Grasset, 1978, p. 80.
75. Théâtre... p. 1504.
76. Laurent Dispot, La Machine à terreur. Grasset, 1978.
77. Claudie et Jacques Broyelle. Les Illusions retrouvées. Grasset, 1981.
78. Jean Daniel, Op. cit. p. 285. On pense notamment à cette affirmation de Tarrou : "A partir du moment où j'ai renoncé à tuer, je me suis condamné à un exil définitif.
Ce sont les autres qui feront l'histoire" (Théâtre... p. 1426).
79. Cité par Roger Quilliot, Théâtre... p. XXXIV.